COMPTES-RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

CROUZET Denis, *Historiens d'Europe, historiens de l'Europe*, Ceyrézieu, Champ Vallon, 2017, 387 p.

Denis Crouzet, dans une dense introduction où l'effort de conceptualisation gêne parfois l'intelligibilité immédiate du propos, pose les fondements de la problématique : « La crise idéologique subie par l'Europe actuelle relève autant d'un déficit d'historicisation, et donc de nomination, que de la projection des peurs ambiantes ou de fictions négatives issues moins de l'Europe même que d'une fantasmagorie excitatoire liée à l'accélération d'un processus de globalisation » (p. 7). Écrire l'histoire de l'Europe revient à chercher « un système de contingences et intermittences multiples » conduisant à faire émerger « les lignes de forces d'une anthropologie des possibles qui ne doit pas être subvertie par les forces démagogiques qui instrumentalisent les incertitudes » (p. 13).

Dans cette quête, le parcours de certains grands historiens fournit des repères utiles. Trevelyan examine l'Europe à travers le prisme de la supériorité britannique. Le médiéviste Gourevitch se dégage du carcan marxiste orthodoxe pour diffuser l'héritage de Marc Bloch et de Lucien Febvre. Bossy étudie le passage anglais du catholicisme au protestantisme. Kantorowicz se situe dans une perspective européenne qui ne l'empêche pas de souligner le destin privilégié de l'Allemagne. Koselleck réfléchit aux racines européennes du nazisme. Trevor-Roper analyse la série de crises, de doutes, d'espoirs ayant frappé l'Europe depuis le XVIIe siècle. Lopez montre la culture commune de l'Europe qui est « un fait de l'esprit » (p. 148). Braudel insiste sur le destin collectif du vieux continent, moyen d'accès à la « grammaire du monde ». Pour Huizinga l'Europe présente une grande unité culturelle qui justifie la construction d'une fédération. Pirenne montre qu'il suffit d'être Belge pour être européen. Elias voit dans la défense des droits de l'homme le signe du passage de l'État à l'humanité et à l'individualisation. Hauser met en valeur l'apport intellectuel de la France à l'Europe. Pour Chabod, la matrice européenne est désormais plus culturelle que politique. Pour Febvre l'Europe est une civilisation qui a facilité les échanges en tout domaine. Pour Hobsbawm l'Europe ne constitue pas un objet d'étude mais un processus. Chaunu donne une « vision panoptique » de l'histoire (p. 327). Duroselle souhaite la construction de l'Europe dans une perspective confédérale. Le Goff plaide en faveur du projet européen.

Il apparaît que les historiens ont rarement pris des engagements politiques en faveur de l'Europe. Ils se détournent des nationalismes et soulignent l'intérêt d'une étude comparative des pays. Si beaucoup sont marqués par les contingences nationales, ils se retrouvent pour exalter le message civilisationnel d'une Europe « espace de liberté associé à l'individualisme » (Lucien Bély, p. 387).

Ralph SCHOR

GUÉROUT Jeanne, dir., *Pour l'amour de l'histoire : 30 conférences exceptionnelles des « Rendez-vous de l'histoire »*, Paris, Les Arènes, 2017, 576 p.

Veut-on savoir pourquoi les sportifs français portent aujourd'hui un maillot bleu ? Parce que, le 13 octobre 1135, un « cochon maléfique » a fait trébucher un cheval et que le cavalier, héritier du roi Louis VI le Gros, est mort des suites de sa chute. Comment une adhésion de jeunesse au marxisme conduit-elle à devenir un spécialiste de l'histoire du climat ? Les réponses, et bien d'autres enseignements, se trouvent dans le beau volume qui reproduit trente conférences prononcées à Blois, lors des rendez-vous de l'histoire.

En vérité, tous les développements contenus dans le livre ne sont pas aussi anecdotiques que les exemples ici donnés. On trouvera des communications de fond sur les origines africaines de l'humanité, de la culture et de la conscience, sur le « mythe de violence préhistorique » puisqu'il faut attendre le Néolithique pour trouver trace des premiers massacres de masse, sur les religions antiques relativement peu contraignantes, sur la difficulté à assigner une date précise au début de l'histoire de France, sur les conquêtes coloniales et leur difficile tutelle, sur les espaces mondialisés. Les événements politiques sont bien représentés : estimation des violences commises sous la Révolution française, comparaison portant sur les exterminations de groupe dans l'Allemagne nazie et l'URSS, informations sur le génocide du Rwanda, fines considérations sur les commémorations de la Grande Guerre et sur les réalités de la Résistance, surprenante sociologie et psychologie des terroristes, perspectives sur l'union de l'Europe, rapports entre histoire et politique, le féminisme comme « utopie démocratique ». Les auteurs abordent de nombreux sujets culturels : considération sur une opinion publique au Moyen Âge, recherche par les dirigeants français d'une approche de « l'état des esprits » au XIXe siècle, informations sur l'histoire du vêtement et du corps, sur la consommation de l'absinthe avant 1914, sur les nourritures féminines, l'anorexie et la boulimie, analyse de l'apogée culturel de la Belle Époque et de la marginalité de l'esprit belliqueux en France juste avant l'hécatombe de la Grande Guerre. Les destins individuels ne sont pas oubliés : raisons profondes de la condamnation à mort de Socrate, condition réelle de la reine Zénobie, mondes parcourus par Marco Polo, mythe Napoléon, parcours étonnant de Jean-Louis Crémieux-Brilhac, recherches sur Chocolat, le clown sans nom. Un livre savant et vivant.

Ralph SCHOR

KRAKOVSKY Roman, *L'Europe centrale et orientale : de 1918 à la chute du mur de Berlin*, Malakoff, Armand Colin, 2017, 310 p.

L'Orient n'est pas la seule région du monde « compliquée ». L'Europe centrale et orientale, fractionnée sur les plans ethnique, culturel, économique, politique, constitue une aire dont l'histoire ne peut être comprise qu'à l'aide d'un guide sûr. Roman Krakosky relève le défi avec succès.

L'ouvrage s'ouvre sur un tableau classique de la mosaïque est-européenne. Il en souligne, au début de la période, le retard par rapport à l'Europe occidentale et les efforts de rattrapage, surtout sensibles en Autriche-Hongrie. Il évoque les nouvelles idéologies, nationalisme, communisme, fascisme localement pangermanique ou antisémite, qui se répandent, de même que l'idée de Mitteleuropa. Les traités d'après 1918 font naître des États-nations au sein desquels subsistent de nombreuses minorités. L'onde de choc de la révolution bolchevique, l'échec des institutions démocratiques, le maintien des anciennes structures sociales sont bien analysés. Des développements très riches sont consacrés à l'entre-deux-guerres, à l'influence grandissante de l'Allemagne dans les domaines économique et politique, aux conséquences de la montée des autoritarismes, aux relations internationales. La dimension démographique, le développement des villes et la sociabilité urbaine, les prémices de l'État-providence, l'émancipation de la paysannerie, le développement de la classe ouvrière, l'affirmation des classes moyennes font l'objet d'études nourries, généralement moins détaillées dans ce type de manuel. Tout aussi intéressants sont les chapitres consacrés au Deuxième conflit mondial, à la sortie de guerre, à l'avènement des démocraties populaires, à la guerre froide, aux premières remises en cause du système communiste et à l'effondrement de celui-ci.

L'auteur cite de nombreux écrivains, Roth, Zweig, Koestler, Thomas Mann… qui éclairent parfaitement l'arrière-plan psychologique et culturel. Dans le même esprit, il donne en conclusion un long extrait du beau discours de Vaclav Havel prononcé lors du nouvel an 1990. Des mises au point très fines sont proposées sur le rôle des Églises, la définition parfois délicate des faits de collaboration, le repli sur la sphère privée comme moyen d'échapper au conformisme officiel durant la période communiste. C'est dire que Roman Krakovsky dépasse souvent l'horizon strict du manuel et donne à son propos toute la profondeur nécessaire. Une réussite.

Ralph SCHOR

LAURENS Henry, *L'Orient dans tous ses états. Orientales IV*, Paris, CNRS Éditions, 2017, 752 p.

Henry Laurens, titulaire de la chaire d'histoire du monde arabe au Collège de France, est un excellent guide dans « l'Orient compliqué » dont il éclaire les soubresauts anciens et récents.

Henry Laurens définit d'abord le terme et la notion d'orientalisme qu'il confronte à la pensée européenne et qui a nourri ce qu'on nommait jadis les sciences coloniales. Dans la galerie des hommes qui ont parlé de l'islam, il montre que Montesquieu a utilisé cette religion et le concept de despotisme oriental pour critiquer en fait les monarchies européennes. Le discours de Napoléon Ier se situe dans l'Orient arabe « comme un anachronisme tourné vers l'avenir » (p. 61). L'érudition de Sylvestre de Sacy a donné une dimension scientifique à l'orientalisme. Renan a condamné le théocratisme musulman. Victor Bérard, d'abord pro-turc, a légitimé ensuite le droit d'ingérence avant la lettre pour protéger les chrétiens de Méditerranée orientale contre les violences ottomanes.

L'ouvrage se centre ensuite sur l'idée et les réalités méditerranéennes. Il évoque Braudel pour qui l'homme a inventé l'espace méditerranéen, les Cahiers du Sud qui exaltèrent l'humanisme né au bord de cette mer laquelle, selon Paul Valéry, est « une machine à faire de la civilisation » (p. 215). Henry Laurens montre le rôle des échanges humains qui, par les brassages opérés, devraient interdire les affrontements dans cette région disputée, balkanisée, théâtre de conflits répétés. L'auteur s'arrête particulièrement sur la relation franco-arabe et souligne que la modernité arabe s'est alimentée aux sources françaises dans un rapport dialectique avec l'héritage des Lumières. Plus généralement le livre montre que le modèle occidental est omniprésent en Orient, soit par un processus d'attraction, soit par une réaction de rejet, celui-ci étant dû au ressentiment à l'égard de la colonisation. La sincérité des occidentaux qui ont essayé de proposer leur conception de la liberté est contrariée par ce qui est compris comme une forme d'impérialisme ou, dans le cas des États-Unis, comme un soutien inconditionnel et intolérable à Israël.

Le livre consacre des pages intéressantes à la définition de l'identité palestinienne, forgée dans les épreuves. Les passions sont telles que les États-Unis et l'URSS n'ont pu influencer en profondeur leurs interlocuteurs, Israéliens et socialistes arabes. De bonnes mises au point caractérisent la question de Jérusalem, la situation géopolitique générale, le rôle du général De Gaulle durant le conflit israélo-arabe de 1967-1969, les analyses que Raymond Aron consacra à ces événements, le Hezbollah, l'échec du processus de paix dans la région. Intéressante est la réflexion menée sur la dimension religieuse, démographique et géopolitique de la question palestinienne, sur la politisation des acteurs religieux, sur le terrorisme vu

moins comme « une maladie à éradiquer » que comme « un symptôme qu'il faut traiter en prenant en compte ce qu'il révèle » (p. 709).

La construction du livre en chapitres autonomes ne doit pas déconcerter le lecteur car les différentes facettes du kaléidoscope se répondent et composent une sorte de logique démonstrative. Henry Laurens appelle souvent les experts à donner leur avis. C'est ce qu'il fait lui-même dans cet ouvrage érudit.

Ralph SCHOR

MOLLIER Jean-Yves, *L'âge d'or de la corruption parlementaire, 1930-1980*, Perrin, Paris, 2018, 352 p.

À la veille de la Deuxième Guerre mondiale, la librairie Hachette détenait un pouvoir considérable. Fondée en 1853, bénéficiaire d'une dérogation au monopole postal en 1878, elle assurait la distribution de la plupart des périodiques français. Elle employait 6 000 salariés et desservait 81 000 points de vente. Elle professait des idées très conservatrices et comptait parmi ses collaborateurs le redoutable cagoulard Jean Filliol. Elle avait ainsi tout pour déplaire aux résistants du CNR qui prévoyaient un démembrement de ce trust. Sous le titre un peu large de *L'âge d'or de la corruption parlementaire*, Jean-Yves Mollier explique comment Hachette, grâce à un remarquable savoir-faire, échappa à toute sanction à la Libération et reconstruisit sa puissance.

Pendant la guerre, Hachette négocia avec les Allemands pour, à la faveur d'une politique de collaboration bien comprise, étendre ses activités de distribution à l'échelle européenne et peut-être planétaire. À la Libération, les résistants, dont l'une des figures de proue fut en la matière le démocrate-chrétien Fancisque Gay, espéraient limiter le pouvoir de l'argent sur la presse en promouvant des coopératives. En face, les libéraux redoutaient toute forme de socialisation de l'économie, quitte à accepter des entorses à la volonté de moralisation et à ménager la maison Hachette. Celle-ci mesura le danger qu'elle courait quand fut fondée, en août 1945, une coopérative, les Messageries françaises de la presse (MFP) dans lesquelles le Parti communiste était influent. Mais cette entreprise qui était née sous des auspices favorables échoua totalement. Elle fut d'abord victime d'une longue grève de trente et un jours, en février-mars 1947, animée par certains dirigeants de la CGT aux intentions obscures, mais liés par un fort anticommunisme. Cette peur de la révolution rouge constitua un levier puissant qu'actionna Hachette. Celle-ci, grâce à l'appui des banques d'affaires, possédait aussi des ressources considérables qui lui permirent d'acheter bien des consciences parlementaires et ministérielles. La SFIO, divisée, avait lâché les MFP. Certes Hachette essuyait bien des critiques : collaboration volontaire, recours à la censure, politique très antisociale. Mais elle jouait habilement sur son image de vitrine culturelle de la France à l'étranger et de meilleur rempart contre le communisme. Elle rallia finalement toute la droite, le MRP, l'UDSR, le Parti radical, la SFIO, les gaullistes… Le vote de la loi Bichet, l'échec de l'établissement d'un statut de la presse, la naissance des Nouvelles messagerie de la presse parisienne, héritières d'Hachette, le 16 avril 1947, marquèrent le triomphe de la vieille maison.

Jean-Yves Mollier retrace cette histoire avec une érudition impressionnante. Il reconnaît honnêtement les lacunes de la documentation qui empêchent d'étayer certains épisodes, mais il se meut avec aisance dans les débats les plus complexes, il démêle avec clarté l'écheveau

des intrigues et des changements d'opinion, il dresse des portraits fouillés. Certaines figures ne sortent pas grandies, ainsi Herriot, Chaban-Delmas, Mitterrand, Auriol, Gouin… D'autres, au contraire, apparaissent fidèles à leur conscience et aux idéaux de la Résistance, tels Gay, Gazier, Grenier, d'Astier de La Vigerie… Les corrupteurs, très habiles, avaient su tirer parti de la guerre froide naissante. La peur des rouges et le goût du lucre s'étaient fondus en une force puissante.

Ralph SCHOR